Le Monde libertaire - n°88
mars 1963
Fédération anarchiste

DRAME ET COMÉDIE AU P.S.U.

C'EST LE BRICOLAGE INTELLECTUEL QUI A MIS À L'ENCAN LE SOCIALISME DE «GÔCHE»

Le torchon brûle entre les fondateurs de *France-Observateur*. La direction de *L'Express* remanie sa rédaction! Le dernier Congrès du P.S.U, a vu se creusé le fossé entre ses différentes tendances. La gauche s'effrite. Mais existe-t-il encore une gauche socialisante? Assurément, il existe dans le pays un public pour un mouvement socialiste révolutionnaire à égale distance du socialisme étatique de monsieur Guy Mollet, et du communisme dictatorial de monsieur Maurice Thorez. Le P.S.U. flanqué de deux hebdomadaires sympathisants à ses efforts, a eu un instant l'espoir d'être l'expression de socialisme; mais en lui ôtant son contenu révolutionnaire pour lui substituer un contenu technocratique, il a écarté de lui les travailleurs et son échec a pulvérisé cet amas hybride que les deux hebdomadaires appelaient pompeusement la *«gauche»*. Il ne pouvait pas en être autrement. Pourquoi?

La politique des Partis communiste et socialiste avait au cours de ces dernières années soulevé des remous non seulement chez les militants mais également au sein des appareils. Départs et exclusions provoqueront le regroupement des militants disponibles, dans des chapelles dogmatiques et c'est d'un essai de rassemblement de ces groupes autour des intellectuels de *France-Observateur* qu'est né le P.S.U. Ensemble boiteux où le chrétien voisine avec le laïque, le réformiste avec le partisan du centralisme démocratique, et que vinrent encore plus déséquilibrer, d'une part les militants des formations trotskystes et victimes des continuelles épurations qui sont le caractère de ces formations sectaires, et d'autre part les bourgeois libéraux qui suivaient Mendès-France. En dehors d'une haine solide contre les partis dont ils étaient issus, ces hommes n'avaient rien de commun entre eux. Certains voyaient dans le parti nouveau le moyen d'une revanche sur les appareils qu'ils n'avaient pas conquis, ou plus simplement d'une revanche électorale, d'autres rêvaient à travers le social, voire le socialisme, de réactualiser les mythes religieux, des politiciens retors se voyaient déjà la fructueuse charnière du Front populaire d'abord électoral, puis gouvernementale; enfin Naville et ses amis allaient pouvoir en dehors des groupes minuscules expérimenter les méthodes géniales du vieux Trotsky. Et le P. S. U. fut d'abord un parti de chefs, de théoriciens *«qui savaient»*. Le malheur fut d'abord que leur savoir était différent et surtout que, par leurs origines ils étaient parfaitement inaptes à combler le vide laissé dans le pays par l'absence d'un parti socialiste révolutionnaire et qu'enfin cet ensemble disparate n'avait aucune originalité car la politique que préconisait chaque morceau de ce tout, était en fait la politique de la S.F.I.O. pour les uns, la politique du P.C. pour les autres, l'agitation trotskiste ou le christianisme social pour les moins nombreux ou les plus sectaires. La direction de *«L'Express»*, comme celle de *«France-Observateur»* comprirent rapidement le caractère du P.S.U. et ils décidèrent non seulement de faire une politique différente du parti mais également pour des raisons commerciales une politique différente entre les deux journaux, ce qui ne fit qu'aggraver la confusion.

A ce parti il fallait une base, ce fut les journaux qui se chargèrent de la conquérir. Quoi que puissent penser le lecteur, les deux hebdomadaires se ressemblent comme des frères siamois, et si on laisse de côté le particulier, c'est-à-dire le jeu des Bourdet ou des Servan-Schreiber, qui construisent d'abord leur carrière politique et les bougres ont les dents longues, on peut constater que la politique des deux groupes est la même. Alors que la politique du parti communiste comme celle du parti socialiste était entièrement tournée vers l'électoralisme, et que par conséquence celle d'un nouveau parti se réclamant de la gauche socialiste exigeait de prendre de la distance afin de poser des problèmes sous d'autres bases, les deux hebdomadaires firent exactement le contraire. Le journal fut actualisé à l'excès. Des solutions immédiates et sans fatigue furent proposées pour tous les problèmes, solutions qui naturellement s'inscrivaient toutes dans le cadre du régime capitaliste. On fit au public toutes les concessions imaginables et à cet égard le courrier *«inspiré»* de ces journaux est savoureux. Certes, ces hebdomadaires se créèrent une clientèle, la même d'ailleurs, car nombreux sont les lecteurs des deux journaux. Clientèle d'intellectuels, de militants déçus, clientèle de jeunes encore à l'école.

La base du P. S. U. est exactement celle des deux périodiques. Les travailleurs, à l'exception de quelques cadres de F.O. ou de la C.G.T., sont restés à l'écart, dégoûtés par leurs positions syndicales, entièrement axées sur la C.F.T.C. Les jeunes sont en assez grand nombre entrés au P.S.U., dont ils forment l'élément de choc. Et les dirigeants de crier victoire, un peu vite cependant, car, là aussi, il est à remarquer que les jeunes ouvriers des usines se sont tenus à l'écart. La jeunesse du P.S.U. est une jeunesse circonstancielle, saisonnière, si on peut dire. C'est la jeunesse intellectuelle du quartier latin! Une jeunesse qui milite jusqu'à ce que, la thèse passée,le métier et la province la reprennent. Une jeunesse turbulente, mais petite bourgeoise qui débraye jeune et qui en tous cas une fois intégrée dans la profession, perd toute valeur militante. Et c'est ce qui explique que le P.S.U. ne se soit pas développé. Coupé des masses ouvrières, il est condamné à voir ses militants se disperser tous les quatre ou cinq ans, pour se renouveler par d'autres extrêmement jeunes, qui sont des clients pour ses ailes turbulentes, ce qui aggrave encore le malaise du parti. Base instable qui, à seize ans sèche le cours ou la table familiale, pour la manifestation et qui à trente ans fournira dans les cantons des électeurs à un Mendès assagi.

Le drame de ce parti divisé en huit tendances et de ces journaux qui s'interchangent leur Suffert et leur Jean Cau nous intéressent dans la mesure ou il existe un vide dans ce mouvement ouvrier français. Il y a en France trois socialismes traditionnels: le socialisme électoral de Jaurès, qui toute proportion gardée, est celui de la S.F.I.O.; le socialisme guesdiste, qui s'est fondu dans le P.C., et le blanquisme, socialisme qui de Vaillant à Marceau-Pivert, a toujours représente une partie non négligeable du prolétariat. Or, seul ce socialisme aurait un avenir limité, dans la mesure où il prendrait du recul et abandonnerait l'électoralisme et le parlementarisme dépassés. Aujourd'hui ce socialisme se heurte au carriérisme des intellectuels d'extrême gauche formée par le trotskysme et qui, malgré leur mutation conservent de l'enseignement de l'école, le péché originel qui en font des éléments de désagrégation. Difficile également, car le P. C. ne tolérera pas la création d'un parti révolutionnaire sur sa gauche, et comme il le fait déjà pour le P.S.U., il s'empressera d'y réintroduire ses hommes, qui y seraient un élément supplémentaire de désordre. En fait, la raison même de l'échec du P.S.U. comme celui d'un éventuel parti blanquiste tient essentiellement à leur étroite base de recrutement. Pour leurs cadres, la politique est un jeu philosophique, et ils sont alors en incompatibilité d'humeur avec les travailleurs pour qui la politique est une réalité sociale.

Le P.S.U. est une organisation qui durera, car elle correspond à certains facteurs que j'ai essayé d'expliquer plus haut. Le parti continuera à être le réceptacle des aigreurs des laissés pour compte des grands partis traditionnels et les travailleurs resteront à l'écart. Ils sentent communément que ces jeux sont dépassés. Leur socialisme à eux, c'est le socialisme syndical, décentralisateur, le socialisme de construction en dehors du régime, le socialisme libertaire.

Maurice JOYEUX.